

Patrick Rebierre.

Mémoires In Situ.

Tome IV.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1221-5

© Patrick Rebierre.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

Je ne crois pas qu'il faille attendre le dernier moment pour écrire l'histoire de sa vie et les éléments, mêlés ou non, qui y ont participé.

Je ne crois pas qu'il soit obligatoire de le faire, mais je pense que nous avons, tous, d'une manière ou d'une autre, un sens pour laisser à nos remplaçants la plus grande part de mémoire possible.

Je ne crois pas à l'existence de Dieu, mais cette pensée céleste me donne l'occasion d'évoquer ce carrefour post-mortem qui ne sera jamais d'actualité, même « au-delà » de toute autre considération.

Je crois en la nature : parce qu'elle m'a fait naître ; parce qu'elle m'a nourri ; parce qu'elle m'a fait voir des paysages magnifiques ; parce qu'elle m'a fait connaître des êtres, des choses, des sensations, des expériences qui ont façonné ma vie et modifié mon corps, changé mon comportement, ma connaissance, mon caractère, ma vision et mon évaluation de la société et de son environnement.

Je crois qu'il n'est pas plus sage que celui qui accepte de croire ou de ne pas croire...

P. R.

SOMMAIRE.

Après la raffinerie :	9.
Saint-Ciers-d'Abzac :	21.
Le Pyla-sur-Mer :	49.
Lagorce :	55.
Chamouillac :	91.
Jonzac :	113.
L'esclavage moderne :	129.
Reprise :	151.
Mes pensées :	159.
Retour à Jonzac :	179.
Épilogue	199.

APRES LA RAFFINERIE.

Nous suivions en ce mois de septembre 1984 (moi, Bernadette et les enfants), depuis le château Prieuré Canteloup à Yvrac, la construction de notre maison au lieu-dit Rioubanc à Saint-Ciers-d'Abzac...

J'avais définitivement quitté mon bureau de responsable informatique de la société Prodélis [1], du 36 Cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux, et suivais à présent une formation d'analyste-programmeur dans un bâtiment situé place de La Bourse où figure, à l'heure où j'écris le 4^e tome, un immense miroir d'eau, apprécié des Bordelais et des touristes. Il a été construit en 2006.

Janvier 2019.

La raffinerie de Bacalan, rue Achard, a définitivement fermé, il y a trente-cinq ans, début août, laissant 370 employés sur le carreau. Ils ont dû être reclassés, ou licenciés pour la plupart, par le groupe sucrier.

[1]. *Retour sur l'histoire d'un plan social...*

« Plus de raffinerie à Bordeaux. Prodélis a fermé hier », titrait le journal Sud-Ouest le 4 août 1984.

Rue Achard, la raffinerie était l'ultime et importante trace d'une activité économique bordelaise liée à l'exploitation

coloniale de la canne à sucre aux Antilles. Le site, situé au niveau de l'arrêt de tram New York, a finalement été complètement évacué en janvier 1986, après des mois de siège des derniers ouvriers et le démantèlement du matériel et des infrastructures, comme la centrale électrique et la station d'épuration, par une poignée de nos camarades payés par l'ex-direction.

La fin de l'une des trois raffineries portuaires françaises affecte tout le quartier.

Par intermittence, la pluie claque sur le bitume de la rue Achard. Presque trop symboliques pour être vraies, ces « larmes du ciel » s'écrasent furtivement sur les murs de la raffinerie et sur les *calicots* (commerçants) du double barrage dressé en travers de la chaussée par la C.G.T.

« Beghin-Say, Sucre Union, pouvoirs publics - assassins d'un quartier », « Halte aux autorisations de licenciements », pouvait-on lire sur les banderoles.

Bravant le gris du ciel et l'indicible mélancolie de ce jour où l'on ferme, Marie-Pierre Morel, la déléguée syndicale C.G.T., infirmière à la raffinerie, affirme : « ne pas être triste. On se bat pour l'emploi. Il n'existe aucun reclassement, le plan social est inconsistent. »

Pendant ce temps, une voiture-sono diffuse sa colère et distribue des tracts en sillonnant le quartier.

« Ce n'est pas un baroud d'honneur », dit un des militants, en annonçant en août « une présence effective — occupation n'est pas le mot — sur le site pour surveiller le respect des engagements de la direction ».

Pique-nique syndical.

À midi passé, un pique-nique s'organise sous l'auvent du quai de livraison de la raffinerie. À cette heure-là, l'usine est déjà presque vide. En fait, la production est arrêtée depuis le début de la semaine.

Après la raffinerie.

Dans les ateliers, où un caramel noirâtre figé au long des années subsiste sur les machines, la conversation d'une tablée d'ouvriers qui saucissonnent gaiement brise à peine le silence. Dans la travée opposée, un trio s'entretient à mi-voix : un ingénieur qui part en préretraite à 55 ans et deux administratifs qui attendent que la journée s'écoule.

Tous les trois, brièvement, mettent « tous les syndicats dans le même sac ».

Saisissant contraste, entre l'agglutinement bon enfant du dehors et le brouhaha du petit bistro du coin « Chez Henri ». Madame Mouton, minuscule derrière son comptoir, officie sans faiblir depuis vingt-deux ans. Voici deux mois, son époux a opéré une reconversion dans le salariat, « à cause de la fermeture de la raffinerie. Parce que, si elle meurt, on risque de mourir nous aussi. C'est toute notre clientèle ».

Cinquante mètres plus loin, les Roca, au restaurant de l'Étoile, ne sont pas plus optimistes. Chaque midi, ils servaient une trentaine de repas aux ouvriers de la raffinerie, « sans compter les routiers qui venaient charger des palettes et des palettes de sucre d'une tonne chacune et qu'on ne verra plus ». Mme Roca a manifesté une fois jusqu'à la préfecture avec les raffineurs. « C'est normal, il faut rester soudés ». Les Roca, pour la première fois de leur carrière, ne ferment pas en août : « pour essayer de racler quelques clients à côté, en compensation ».

Le quartier perd sa substance vive...

Ailleurs, est-ce indifférence, pudeur ou méfiance ?

On se répand moins. Les ménagères évasives pressent le pas : « on est au courant, oui, on est au courant ! »

Sur le pas de sa porte, un commerçant se fait plus expansif : « c'est une catastrophe pour le quartier. Ici, la clientèle, ouvriers et personnes âgées, dispose déjà d'un

pouvoir d'achat faible. On se rattrape sur le nombre, mais la raffinerie était l'une des seules entreprises importantes en main-d'œuvre du quartier ».

Le docteur Hypoustéguy, qui s'est installé à Bacalan en 1941, se souvient de « l'activité considérable » du quartier : usine à gaz, aviation, charbon, forges et chantiers navals ; « les gens débarquaient de Bordeaux tous les matins et les Bacalanais travaillaient sur place. Le quartier a perdu peu à peu sa substance vive. Maintenant la raffinerie... Mais qu'y faire ? Tout ce qu'on demande, c'est qu'on refasse une usine, qu'on ne donne pas ça à un promoteur immobilier ».

« À terme, ce serait une menace pour l'habitat social », enchaîne Bernard Puzeaux, le président du comité de quartier. À ces souhaits empreints de fatalisme, répond, en écho, le : « On s'en va ! Que voulez-vous, on nous met dehors » d'Yvon, qui quitte la raffinerie pour la dernière fois, un sac plastique à la main d'où dépasse le cintre de ce qui fut son vestiaire pendant onze ans. Tandis que les militants syndicaux envisagent l'avenir en forme de « lutte » ou de « respect des droits », Yvon subit le présent : quatre enfants, pas de vacances. « En septembre, on verra... »

À 16 heures, derrière le portillon de tôle entrebâillé, seuls les gardiens patentés veillaient sur la raffinerie déserte.

Du rachat à la fermeture.

De juin 1983 à juillet 1984, un peu plus d'un an sépare le rachat, à Beghin-Say de la raffinerie de Bacalan par Prodélis, de la fermeture.

Le 17 février 1984, le conseil d'administration adopte le principe de la fermeture.

Le 20 mars, les cinq syndicats (C.G.T., C.F.D.T., F.O., C.G.C., C.F.T.C.) présentent un plan de modernisation qui ne sera pas retenu par Prodélis.

Après la raffinerie.

Le 23 mars, le Comité d'entreprise est officiellement informé de l'arrêt d'activité.

Le 15 juin, Prodélis dépose la demande officielle de licenciement économique de la quasi-totalité du personnel à la direction du travail.

Le 16 juin, la C.G.T. organise une fête populaire sur le thème « le quartier et la raffinerie doivent vivre ».

Le 26 juin, le plan social est à l'ordre du jour d'une table ronde réunissant pouvoirs publics, syndicats et direction à la préfecture.

L'intersyndicale a déjà éclaté au moment des élections du Comité d'entreprise. C.F.D.T., F.O., C.G.C. et C.F.T.C. ont abandonné l'idée de faire revenir Prodélis sur sa décision de fermeture. Au contraire, la C.G.T. « ne renonce pas à exiger le maintien de la raffinerie pour conserver l'emploi ».

Le 19 juillet, les syndicats, sauf la C.G.T., signent le plan social après un vote dans l'entreprise.

Le 20 juillet, avec la complicité de la chambre de commerce de Bordeaux, la direction du travail autorise les licenciements et cautionne le plan social.

Après cette mort établie, reprenons le fil de ma vie...

Le domaine de Canteloup, avec ses vignes, son château, sa maison des métayers, ses hangars et ses bois de chênes, de hêtres, de châtaigniers et ses « petits bonhommes » automnaux (cèpes), nous avait été aimablement prêté par Madame G..., employeur de Bernadette au consulat du Cambodge à Bordeaux, pour y séjourner tout le temps que prendrait la construction de notre maison.

Pendant que je me dirigeais au centre de formation à Bordeaux avec la ligne d'autobus qui passait à proximité de la propriété, les enfants prenaient le chemin de l'école d'Yvrac avec le bus scolaire de la commune.

Ma femme, leur maman, gagnait le consulat avec notre voiture. Elle y faisait la cuisine, le ménage, les courses ; servait de chauffeur à Madame G, mais elle tenait surtout compagnie à cette veuve de plus de quatre-vingts ans, ayant conservé à la mort de son mari l'honorabilité du titre de Consul honoraire du Cambodge, mais sans exercer la fonction bénévole, puisqu'atteinte par la limite d'âge (70 ans). De facto, il arriva fréquemment à Bernadette de préparer des dîners pour des invités d'un rang social élevé (le gratin bordelais) ou de conduire madame à des festivités ou autres spectacles artistiques organisés par ou en la bonne ville de Bordeaux.

Nous nous retrouvions, le soir, après une journée bien remplie, et chacun avait quelque chose à raconter aux autres.

Pour en revenir au domaine, l'exploitation de la propriété et la commercialisation du vin avaient été confiées au fils de Mme G. et leur notoriété commençait à percer dans le cercle très prisé des vignerons de Bordeaux. Également appelé Château Canteloup, le Château Prieuré Canteloup est un vignoble en AOC (côtes de Bordeaux), situé sur les hauteurs de la rive droite de la Garonne en allant vers Saint-Émilion et à 12 km du centre-ville de Bordeaux.

Pour être plus précis, le vignoble possède ses dernières vignes (9 ha) sur la commune de Lormont, mais ses bois (8 ha) et le château, avec ses chais, la mise en bouteilles, ses dégustations et ses bureaux commerciaux sont au 63 chemin du Loup à Yvrac. Une agriculture respectueuse de son environnement pour préserver les qualités du terroir et du vignoble, ainsi qu'un travail de vinification extrêmement précis, est menée par des passionnés, pour faire des vins de Prieuré Canteloup des vins que l'on a plaisir à déguster.

« Le domaine est aujourd'hui engagé en conversion biologique. »

Après la raffinerie.

Propriété familiale, le Château Canteloup appartient à la famille G. depuis trois générations...

Négociants en vins à Cambrai, Francis et Simone G. ont acquis Canteloup en 1939 lorsqu'ils ont décidé de quitter le nord de la France et de diversifier leurs activités. Canteloup était une belle demeure du début du XIXe entourée de 10 ha de vieilles vignes, à proximité de Bordeaux. Xavier, un petit fils, et Valérie, son épouse, s'y installent et en reprennent l'exploitation en 1991. Toujours propriétaires aujourd'hui (juillet 2020), ils vont redonner vie à la propriété en poursuivant la restructuration du vignoble et en la dotant des installations techniques nécessaires à la fabrication d'un grand vin.

Le week-end, nous partions voir où en étaient les travaux et passions les deux journées en compagnie des grands-parents de ma femme dans leur propriété de Saint-Ciers-d'Abzac, dont j'ai brièvement décrit le lieu et l'histoire dans l'épilogue du tome III de la quadrilogie.

Cela avançait doucement, mais sûrement et... mise à part quelques difficultés avec certains artisans, notamment le carreleur qui, pas toujours « à jeun », avait bouché le trou d'évacuation des eaux usées de la baignoire encastrée en béton et qui accumulait les retards dans son cahier des charges, retardant les autres corps de métiers comme le plâtrier-peintre ou l'électricien. J'en étais doublement concerné, puisque je m'étais réservé l'installation et la mise en service du système électrique.

Le radier fut coulé à la fin de l'hiver 84-85, une période où le département de la Gironde et toute la France connurent des températures glaciales, puisque le thermomètre était descendu jusqu'à - 16,4 le 16 janvier 1985, à Bordeaux, et que cela dura jusqu'à la mi-février.

Impossible de le couler en ce début d'année 85 parce que les sols et les canalisations d'eau étaient gelés. Dommage, parce qu'un dicton de maçon dit : « béton coulé en hiver, béton d'enfer ».

« Cependant, la meilleure période pour couler les fondations est donc le printemps, pour avoir le temps de continuer la construction sans subir de gros écarts de températures. Ainsi, vous n'aurez pas à vous inquiéter de bien protéger le solage de votre habitation en attendant la suite des travaux. »

Toutefois, d'autres conséquences, directement liées à ce grand froid, nous causèrent les pires misères...

Au milieu de l'automne 1984, anticipant l'arrivée de l'hiver, mais sans savoir qu'il allait être aussi rigoureux, je prie l'initiative de faire remplir la cuve de fioul (2000 litres), située à l'arrière du château pour alimenter la chaudière.

Vieille mécanique dont j'oubliais de demander à Mme G. si la révision avait été faite et si le conduit de cheminée (il courait de la cave jusqu'au sommet du toit, traversant les trois étages et les combles en plein milieu du château, pour prolonger l'évacuation des fumées sur la terrasse arrière par un tuyau haubané, et son chapeau, à quelque chose comme 20 mètres au-dessus du sol) avait été ramoné !

Et c'est à partir de ce moment, avec le matériel et les matériaux cités ci-avant, que la mésaventure qui nous arriva, de suite après le réveillon du nouvel-an, commença...

Les températures descendant rapidement, j'entrepris d'allumer la chaudière bien avant les fêtes de fin d'année, contrôlant le bon fonctionnement des vieux radiateurs en fonte du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage, où nous avons nos chambres, et celui de la grosse chaudière en descendant à la cave tous les jours.

Après la raffinerie.

Cela faisait quelques jours que nous avions repris, les uns et les autres, le chemin de l'école et celui du travail...

Les enfants et moi trépignions des pieds, tous les matins, dès la reprise, devant les abris de bus pour nous réchauffer. Écharpes sur le nez, cols des manteaux remontés derrière le cou, grosses chaussettes aux pieds et gants aux mains, nous souffrions en silence jusqu'à l'ouverture des portes de nos véhicules respectifs.

Et puis, au plus fort de la glaciation, survint le jour où le château d'eau du domaine, planté à une cinquantaine de mètres de la grosse demeure, gela entièrement, nous coupant de toute alimentation en eau. En même temps, la cuve et la conduite en cuivre du fioul gelèrent, elles aussi, nous privant de chauffage, faisant descendre la température intérieure jusqu'à moins 14 °C dans toutes les pièces du château.

Nous en étions quittes, pour nous approvisionner en eau potable et pour faire notre toilette quotidienne, à dévaliser le supermarché du coin de ses bouteilles d'eau minérale. Pour la lessive, nous allions porter notre linge à la laverie et, pour la cuisine, l'on ne rinçait pas les légumes ni ne lavions plus les couverts, les assiettes et autres ustensiles, nous contentant de les essuyer.

En revanche, le soir, c'était des parties de fou rire quand nous faisions venir les enfants, pyjamas épais et bonnets en laine jusque sur le nez, pour qu'ils se réfugient dans notre lit. À quatre, bien serrés les uns contre les autres, nous arrivions à dormir avec peine, dans un minimum de confort, mais nous y parvenions.

À la fin de cette période de froids intenses, un autre épisode malheureux faillit nous coûter la vie et faire du château de Canteloup un tas de ruines...

C'était en fin février, et les températures devenues un peu plus clémentes, j'entrepris de rallumer la chaudière.

Le chauffage étant revenu, les enfants avaient regagné leur chambre respective et l'eau coulait, de nouveau, aux robinets de la cuisine, dans les salles de bain et cabinets de toilette. Sauf qu'un matin de début du mois de mars, une odeur désagréable de brûlé et un ronflement sourd, sorti d'on ne sait où, alertèrent mes sens auditif et olfactif dès que j'eus posé le pied sur le plancher de la chambre...

Je compris très vite, en allant emprunter l'escalier pour descendre au rez-de-chaussée, passant dans le couloir du 1^{er} étage et à hauteur de la cloison qui enfermait le conduit d'évacuation des fumées, qu'il se passait quelque chose de bizarre et de dangereux.

Des volutes de fumée s'échappaient tout du long de la tapisserie, par de petites fissures, et ma main, posée sur la cloison qui recouvrait les boisseaux du conduit de cheminée, sentit tout de suite la chaleur exagérée et anormale.

Je devinais que le feu avait pris dans le conduit et que cela était grave. Je réveillais les enfants et leur mère, sans leur dire ce qui se passait, et courait au téléphone pour appeler les pompiers...

Je les extrayais du château en leur faisant patienter l'arrivée des pompiers sur le perron, les éloignant de ce qui pourrait devenir le brasier le l'année. Ensuite, je descendis à la cave pour arrêter la chaudière en fermant le robinet du fioul, et courais à l'extérieur pour fermer celui de la cuve.

Dix minutes, c'est le temps ultra rapide que mirent les pompiers pour arriver sur les lieux. Et là, le cauchemar prit toute son ampleur quand ils déployèrent tuyaux et lances à incendie pour éteindre les flammes, qui couraient de bas en haut, sortant par expulsion, au niveau du chapeau, tout en haut de la cheminée. C'était impressionnant...

Une voiture de commandement, deux fourgons classiques avec leur réserve d'eau et le camion de la moyenne échelle

s'étaient garés devant le château, à hauteur du perron. Les soldats du feu eurent tôt fait de trouver l'origine du feu et, immédiatement, tirèrent tous les tuyaux nécessaires afin de le circoncrire.

Connaissant assez bien leur façon de procéder, pour les avoir côtoyés toute ma jeunesse (à lire dans le tome I), je savais qu'ils allaient ne « pas prendre de gants » et saloper tout le rez-de-chaussée du château avec la suie qui tombait et leurs bottes qui ne manqueraient pas de laisser des traces sur le dallage et les tapis.

En effet, depuis la cave et après avoir démoli le premier boisseau du conduit de cheminée juste au-dessus de la chaudière, un pompier s'exerça à faire passer la *pissette* (une petite lance à bec fin) pour envoyer l'eau au plus haut ; tandis que ses collègues étaient montés sur le toit pour en faire de même depuis le chapeau. Résultat, au bout d'une demi-heure le feu était éteint, mais la cave était remplie d'une eau noire et nauséabonde dont les pompiers trainèrent les résidus et la trace tout du long ; c'est-à-dire de la cave au grenier (les étages, les combles) et jusqu'à la terrasse du toit, afin de vérifier que le feu n'avait pas gagné d'autres endroits ou secteurs de la grande bâtisse.

Ils restèrent une heure en plus pour s'assurer que tout était entré dans l'ordre des choses et que les occupants du château ne risquaient plus rien.

Journée foutue pour toute la famille...

Même la semaine, car il nous fallut nettoyer couloirs, escaliers et murs ; jeter les tapis irrécupérables ; refaire certaines peintures et, par-dessus tout, faire reconstruire le conduit de cheminée... avant que Mme G. ne fasse marcher son assurance et remplacer la vieille chaudière par une plus moderne et plus économique. Cela demanda du temps et ce n'est qu'au mois de mai que tout fut terminé.

Je ne sais pas comment la propriétaire s'en tira et comment elle fit pour que son assurance prenne en compte la majorité des frais de réparation et d'installation, quoique j'en eusse une petite idée (les relations, ça aide), mais le mal avait fait en sorte de sécuriser et de moderniser ce côté du château, lui apportant un cachet supplémentaire.

Voilà ! Mis à part ces deux moments difficiles, notre maison de Saint-Ciers-d'Abzac arrivait au terme de sa construction et c'est au mois d'août de la même année que nous aménagions ; ayant tout préparé pour que les enfants (Christophe cheminait vers ses 15 ans et Virginie vers ses 13 ans) soient pris au collège Jean Aviotte de Guîtres, une bourgade située à neuf minutes en voiture de notre nouvelle demeure...

SAINT-CIERS.

Autre village... Autre endroit... Autres déconvenues...

Après Bordeaux, Ambarès, Yvrac, nous voici réunis sur ce bout de terrain et dans une demeure toute neuve : à deux pas de chez les grands-parents et des cousins de Bernadette ; à neuf minutes de la maison de retraite de Savignac-de-l'Isle, tenue par ma Belle-mère Yolande Carreau, disparue en 1993, et son compagnon Paul Chaudet, dont j'apprends le décès en écrivant ces lignes (26/03/2020) à l'âge de 88 ans.

Pour la première et unique fois de ma vie, je devenais propriétaire d'un lopin de terre et d'une habitation.

Tout semblait se passer pour le mieux...

Je m'étais personnellement réorienté vers une activité différente de celle d'informaticien qui me fit découvrir toutes les contraintes et un peu moins les avantages de l'artisanat et du commerce. En effet, je n'avais pas poursuivi mon stage et la formation d'analyste-programmeur, décidant de me mettre à mon compte en ouvrant un magasin d'alarmes et de moyens de communication en cette bonne ville de Libourne. Bernadette avait quitté, avec les regrets de Mme G., sa place « de dame de compagnie » au consulat du Cambodge et les enfants, devenus adolescents, leurs